

When a gipsy makes his violin cry

Constance s'occupe d'un petit foyer culturel de banlieue. Sa vie consiste à se battre pour diffuser la meilleure culture à un public très hétérogène, et à s'occuper du mieux possible de sa fille Lyra, âgée de dix ans et élève au conservatoire.

En sortant pour chercher sa fille au cours de violon, encore perturbée par un entretien musclé au sujet d'un concert annulé, elle trouve un petit gitan de 5/6 ans, seul à un arrêt de bus. Après un gros effort pour rassurer ce petit garçon farouche, Constance réussit à comprendre qu'il a perdu sa famille, chassée du terrain vague d'à côté, après que des "grands messieurs en uniforme" soient venus leur "faire peur avec des pétards". Lui s'était caché et n'avait pas osé se montrer. Il avait passé la nuit à cet arrêt de bus. Touchée, elle lui promet de retrouver sa famille, et l'emmène avec elle chercher sa fille.

Au conservatoire, le professeur de Lyra prend Constance à part pour lui expliquer que sa fille néglige un peu ses devoirs et ne s'implique plus autant en cours qu'avant, que c'est dommage vu son potentiel, qu'elle devait être la gaine de talent au prochain concert, etc. Constance lui assure qu'elle doublera ses efforts pour entretenir les talents de sa fille.

Dans la voiture, Constance explique à Lyra qu'il faut retrouver les parents de Niko. La petite, au début un peu hostile à cet enfant sorti de nulle part, se montre plus entreprenante une fois la situation éclaircie.

Une fois chez elle, Constance prépare un steak - petits pois - purée pour les enfants. Niko n'est pas très à l'aise, mais Lyra s'en occupe.

Constance appelle la police. Elle leur demande des renseignements sur ce qui s'est passé, ils lui font part de l'avis d'expulsion envoyé depuis plusieurs mois, de la résistance du groupe, du recours à la force la veille au soir. Ne cherchant pas à en savoir d'avantage, elle demande au commissaire l'endroit où ils se trouvent à présent, ce à quoi il ne peut pas exactement répondre, estimant seulement qu'ils sont probablement dans la banlieue-est, où un d'autres groupes de tziganes se trouvent.

Elle rejoint les enfants et leur fait part de ce qu'elle vient d'apprendre, quand le téléphone sonne. Un peu agacée, elle répond. Il s'agit de la confirmation de l'annulation du concert, les musiciens se considérant trop mal rémunérés. Elle remet l'entretien au soir, lorsqu'elle aura plus de temps, et interdit d'entreprendre quoi que ce soit à son collaborateur.

Constance, Lyra et Niko se rendent en voiture dans la banlieue-est, font le tour des parkings, ne trouvent rien. Brusquement, Niko s'écrie "Sofia ! Sofia !", pointant son doigt vers une placette où des enfants tziganes jouent de la musique. Ils les

rejoignent. S'ensuit une grosse agitation, due aux retrouvailles avec le petit frère perdu.

Les enfants les emmènent au camp. Arrivés là-bas, ils courent en avant pour répandre la bonne nouvelle. Tous les habitants sortent de leur caravane ou suspendent leur activité pour les accueillir. Une femme arrive en pleurs, Niko lui saute dans les bras; "Mama !". Constance et Lyra sont un peu en retrait, ne sachant pas quoi faire, émues par le spectacle. La première vague d'émotion passée, la mère prend la main de Constance, l'embrasse, et la tire vers une caravane. Lyra reste avec les enfants. La femme a du mal à s'exprimer en français, la conversation en est un peu réduite. Dans la caravane, elle s'affaire dans la cuisine. Constance regarde autour d'elle; les couleurs vert pastel, rose et rouge vifs, jaune et ornements fleuris, un peu passés par le temps, donnent une atmosphère très accueillante. Un vieil homme regarde la T.V. Ils échangent quelques mots en roumain, sans doute lui fait elle part de la bonne nouvelle. Elle apporte un café et des gâteaux. Le vieil homme se tourne vers Constance;

"-Vous nous avez fait beaucoup honneur. Nous avons eu très peur de ne plus le retrouver. Ma fille, Jascha, a déjà perdu un fils; il est mort dans un incendie en Roumanie." Son visage se rembrunit.

"-Cela a dû être très dur. Je ne survivrais pas à la mort de ma fille.

-Quand on est habitué à survivre..." Silence. Constance boit son café, répond au sourire embué de larmes de Jascha. Niko s'est endormi sur les genoux de l'homme.

Le café terminé, Constance se lève pour prendre congé. La femme la retient par le bras; "Restez ! Restez manger !". Constance sourit, un peu gênée, se retourne, voit sa fille assise par terre avec une autre fillette, en train de discuter, puis acquiesce en ajoutant qu'elle ne voudrait pas déranger, qu'elle ne doit pas se sentir obligée, etc. Le vieil homme rit d'un rire franc et chaleureux, et s'exclame;

"-Ça c'est les français, toujours besoin de s'excuser quand il n'y a pas raison de le faire, toujours des mots inutiles, des mots pour la convention! Vous nous avez ramené notre Niko, nous pouvons au moins vous apporter un bon moment avec un bon repas. C'est jour de fête pour nous !

-D'accord, merci beaucoup. Mais je ne dois pas trop tarder ce soir. Mais c'est avec plaisir."

Déjà Jascha s'affaire à ses fourneaux tout en réveillant Niko en roumain. Sans doute lui demande t-elle de prévenir le reste de la famille pour leur demander de l'aide, car le petit ne se le fait pas dire deux fois. Il revient avec trois autres femmes, qui sourient à Constance avec la même malice et les mêmes pressions de mains sur les cœurs que Jascha, tandis que dehors, on dresse une table bricolée avec plusieurs tables de jardin et des chaises en tous genres. Le vieil homme se lève péniblement, attrape deux béquilles artisanales et se traîne dehors, entraînant Constance d'un signe de tête "Venez, n'encombrons pas la cuisine, elles ont horreur de ça."

Ils s'assoient tous les deux à la grande table. Le soleil prend des teintes plus chaudes et plus intimes, il doit être 5-6 heures. Une femme a apporté une bouteille de vin hongrois et deux verres à moutarde. Autour d'eux, ça parle, ça rit, ça crie. Lyra joue au foot avec les enfants. Un silence paisible lie les deux personnages jusqu'à ce que Constance le rompe;

"-Qu'allez-vous faire à présent, vous allez rester ici ?

-Tant qu'on ne nous chasse pas, oui, sans doute. Mais ça ne va pas tarder.

-C'est toujours comme ça ?

-Ça l'a toujours été et ça le restera. Les gens ont peur de nous.

-Comment faites vous pour vivre ?

-Certains font la manche, d'autres jouent de la musique dans la rue. Il arrive que les hommes trouvent du travail, pour les vendanges ou dans le bâtiment, ce genre de choses. Mais nous ne gagnons pas assez. L'argent est mis en commun, et les familles sont nombreuses. Beaucoup retournent au pays, mais ils ne vivent pas mieux. C'est encore pire de se sentir étranger lorsqu'on est chez soi.

-Vous parlez très bien français.

-J'ai eu une longue vie pleine de surprises, ça m'a permis de m'adapter partout. Un homme m'a appris la langue en prison. J'ai été accusé de vol, parce que, quand nous avions trop faim et pas d'argent, j'ai piqué un jambon. Ça m'a valu un an, ils m'ont relâché plus tôt. Ça m'a servi à apprendre le français aux enfants.

-C'est pour ça que Niko parle aussi bien."

Des plats ont été apportés. On sert à Constance de la polenta, des pommes de terre, de la viande en tous genres, et, qui la fait sourire, des frites.

"Les jeunes adorent ça, explique le vieil homme, nous avons trouvé une friteuse dans un dépôt le mois dernier, depuis, nous en mangeons aussi souvent que du pain."

Emportée par l'animation générale, Constance rit avec les tsiganes, parfois sans raison apparente, boit avec, mange jusqu'à n'en plus pouvoir. Lyra est dans le même état (ne boit cependant pas !). Constance, l'observant, d'une voix songeuse, plus pour elle-même; "Cela fait longtemps, je crois, que je n'ai pas vu ses yeux aussi brillants..." Le vieil homme sourit.

"-Pourquoi n'êtes vous pas avec votre mari?"

-J'ai divorcé, il a deux ans.

-C'est quelque chose que nous ne connaissons pas, le divorce. Nous connaissons les disputes, les tromperies, mais nous ne divorçons jamais. Ce serait du suicide.

-Et bien nous, nous ne connaissons plus le mariage. Il est plus suicidaire de rester associé à quelqu'un qui vous détruit que de faire votre chemin en solitaire, malgré les tempêtes qui sévissent à tout bout de champ..." Son visage est douloureux. "... excusez-moi, je raconte n'importe quoi, j'ai un peu trop bu." Elle sourit et finit son verre. Le vieil homme la regarde, montre d'un geste ample toute l'assemblée et lui dit;

"-La famille, la musique, manger et boire, c'est notre patrimoine, comme vous aimez dire. Notre culture, c'est tout ce que nous avons, nous formons un corps uni ensemble et avec elle. Comment voulez-vous divorcer d'un de vos membres ?"

C'est la fin du repas, la nuit est tombée. Les plus jeunes se sont endormis. Un jeune homme se lève et reviens avec un accordéon. Cela réveille l'ambiance. D'autres vont chercher leur instrument. Ils rattrapent en cours de route la balade que le jeune homme a commencé à jouer. Un homme arrive avec une guitare, la musique est suspendue, il pose un pied sur une chaise et, d'une main ferme et souple, se met à jouer une mélodie sèche et rythmée. Puis, il pousse un cri et tous les instruments reprennent. Ceux qui n'ont rien dans les mains battent le rythme en claquant des doigts, des paumes, en tapant sur la table ou sur les verres avec des couteaux. Ou bien ils dansent. Et tous chantent, d'une seule voix. Constance a la vue un peu troublée par l'alcool, elle regarde ce spectacle qui chancelle, ces tissus colorés qui dansent dans la lumière des feux de bois, le petit garçon qui joue du violon sur la table, la très vieille femme qui sourit de tout son coeur, sa dent en or qui brille. Sa

peau se recouvre de frissons. Elle se tourne alors vers Lyra; Lyra est absorbée par les musiciens, la bouche entrouverte, entre la surprise et l'enchantement. Elle la rejoint, la prend dans ses bras. La musique s'arrête brusquement. Un silence, puis un violon reprend l'air, mais de façon beaucoup plus grave, beaucoup plus lourde. Et le vieil homme se met à chanter, d'une voix profonde et cassée. Il n'y a plus un bruit autour. L'expression de Constance s'accorde à cette plainte, ses yeux se remplissent de larmes. Elle chuchote à l'oreille de Lyra;
"- C'est magnifique, n'est-ce-pas ?"
Lyra ne répond pas, elle hoche vaguement la tête.

"-Cette musique, elle est tellement vivante...", susurre Constance, vacillante, à moitié allongée sur la table.

"-C'est parce qu'elle parle d'un peuple, et que c'est ce peuple qui la chante. Nous vivons la musique, elle nous accompagne dans l'apprentissage, dans l'amour, dans le mariage, dans la guerre, dans la mort. On chante et on danse les camps, la crise, la révolte, la trahison, les pertes... Elle raconte notre histoire, et c'est en la pratiquant que nous faisons honneur à cette histoire. C'est sa raison d'être, ce n'est pas que pour l'esthétique, pour les moments privilégiés. Non ! Chaque instant a son goût, sa couleur, son atmosphère, chaque instant a sa musique..."

-En fait, chez vous, tout le monde porte l'histoire de sa civilisation avec lui; l'enfant, la femme, le vieillard. Nous, on nous l'apprend, mais aucune sensation ne s'y rapporte. Je n'ai pas l'impression de porter la culture de mon peuple avec moi... Au contraire, je me sens seule avec ma petite histoire à moi, indépendante de mes semblables. Je colporte la culture à des gens qui n'y ont pas facilement accès, je veux leur faire connaître les bijoux que j'ai moi-même découverts. Mais ces bijoux, je les regarde, je les consomme, mais je ne les porte pas.

-Si, tu les portes avec toi, dans ta façon de parler, dans tes sensibilités, dans tes habits, dans tes principes... Mais tu ne les montres pas, tu n'y fais pas honneur. Tu te connais peut-être très mal, parce que tes semblables et toi, vous ne faites pas le point sur vos valeurs communes. À chaque événement, nous, nous le faisons. C'est pour ça que quand on retrouve un enfant qu'on a perdu, tout le monde chante et danse notre histoire. Et c'est pareil quand quelqu'un meurt ou que quelqu'un se marie."

Il est tard dans la nuit; Lyra s'est endormie. Il reste quelques musiciens qui jouent doucement à l'écart, les autres se sont couchés. Constance regarde sa montre; il est deux heures du matin. Elle annonce au vieil homme qu'elle doit partir, lui donne sa carte de visite, lui demandant de l'appeler s'ils avaient besoin d'aide. Elle remercie et salue chaleureusement Joscha et les autres, qui lui glissent quelques biscuits et une bouteille d'eau de vie, puis s'éloigne avec Lyra à moitié endormie.

Arrivée chez elle, Constance écoute sa messagerie. Elle a un message de son collaborateur, qui lui demande de le rappeler dès le lendemain matin et de lui donner une solution imminente pour le concert annulé de samedi prochain, ce après quoi il

raccroche brutalement. Constance semble réfléchir quand une mélodie s'échappe de la chambre de Lyra. Elle s'y rend, voit Lyra par la porte entrouverte jouer au violon un petit air tzigane. Elle sourit et lui glisse un "bonne nuit ma chérie, fais de beaux rêves".

Le lendemain matin, au petit déjeuner. L'horloge murale indique 8 heures. Constance est au téléphone;

"- Allô Matthieu? C'est moi. Écoute, je suis désolée de ne pas t'avoir rappelé hier soir, j'ai eu un imprévu, quelque chose de..."

-Tu as une solution ? Le Conseil régional a appelé pour réserver deux places, ils veulent voir ce que tu proposes, après les super critiques du journal, ça a intérêt à en valoir la peine. Nous pourrions peut-être avoir plus de fonds..."

-Oui, je crois que je proposer quelque chose qui en vaille la peine, et même plus que ça."

Elle lui raconte sa soirée de la veille et lui fait part de son projet de laisser jouer les tziganes en prétextant le soir du concert des problèmes de transports qui auraient empêchés le groupe de venir. Matthieu, un peu sceptique au départ, se laisse persuader. Il lui rappelle que les musiciens qui étaient programmés, de jeunes anglais qui jouent de la musique folk, étaient très attendus, que c'est extrêmement délicat de les remplacer par autre chose sans prévenir le public, mais que cette expérience pourrait être un concept intéressant, et qu'après tout, c'est elle la directrice, et donc, que ce sera à elle de réparer l'éventuelle casse.

Constance et Lyra sont dans la voiture. Constance s'inquiète;

"-Qu'est-ce qui t'arrive? Tu es toute songeuse..."

-J'veux pas aller au conservatoire.

-Pourquoi tu n'aimes plus les cours ? Ton prof m'a dit que tu perdais le goût au violon.

-J'aime pas la musique qu'on fait, elle est nulle. Je m'ennuie pendant les cours.

-Mais tu verras, au fur et à mesure, ça deviendra de plus en plus intéressant. Il ne faut pas laisser tomber maintenant ! Et puis, tu aimais tellement ça, le violon..."

-Mmh..."

Elle la dépose au conservatoire et continue sa route vers la banlieue-est.

Elle arrive au terrain vague. Il y règne une grosse agitation. Le groupe est en train de rassembler ses affaires, ça sent le départ. Constance les rejoint rapidement. Elle trouve le vieil homme sur une chaise, en train de contempler le vide devant lui.

"-Que ce passe t'il? On vous a encore expulsé ?

-Encore et toujours, répond le vieil homme d'une voix rauque. Immer noch, immer schon, immer wieder..."

-Mais vous allez où ?" Constance est bouleversée.

"-Nous quittons la ville, il n'y a pas d'endroit d'où nous n'avons pas été chassés, ici.

-Il doit bien avoir une solution, il y en a une c'est sûr."

Le vieil homme la regarde d'un œil interrogateur.

"-J'ai besoin de vous, absolument". Elle lui annonce son projet.

“C’aurait été avec plaisir, répond le vieil homme, mais nous n’avons aucun endroit où passer les deux jours qui nous séparent du concert. Je crains que ce ne soit pas faisable.”

Constance lui demande de patienter quelques minutes, et se dirige prestement vers la première cabine téléphonique. Elle compose rapidement un numéro, inquiète.

“-Allô ?

-Matthieu ? C’est encore moi. J’ai un service à te demander...

-Tu ne peux plus te passer de moi, qu’est-ce qui t’arrive encore ? Tu as passé la matinée avec des danseuses russes et tu as une nouvelle idée pour samedi ou...

-Matthieu, le champ pas cultivé que t’as eu en héritage dans le bled d’à côté, il est encore là ?

-Nan, il est parti en tournée...

-Matthieu !

-...Je crois comprendre...

-S’il te plaît, jusqu’à dimanche !”

Constance retourne au camp. Elle explique la situation au groupe, par le biais du vieil homme. Les tziganes sont soulagés par le laps de temps accordé, et enthousiasmés à l’idée de jouer pour de l’argent.

Elle prend la tête de la file de véhicule pour indiquer le chemin, prenant à bord quelques enfants. Durant le trajet, ils allument la radio, dansent, chantent, rient et tapent dans les mains sur une chanson pop.

Alors que les caravanes s’installent sur le champ, Constance, sur le point de partir, demande au vieil homme ;

“-Au fait, je vous ai dit hier que ma fille fait du violon. Elle est douée, mais elle est un peu découragée ces derniers temps. Pourriez-vous essayer de lui redonner goût à la musique ? Je sais que vous en êtes capables.”

Le vieil homme rit de son rire franc et malicieux ; “Amenez-nous la, nous en feront une vraie gitane !”.

Samedi soir. Constance et Matthieu se tiennent à l’entrée de la salle de concert. Une file assez importante se tient devant la caisse. Les deux ont l’air à la fois stressés et impatients.

“-Bon, j’espère que tout le public ne va pas s’enfuir vers les caisses pour se faire rembourser quand on va leur faire part de l’annulation du concert. Vu le nombre d’entrées, si au moins la moitié pouvait rester, ce serait déjà satisfaisant.

-Constance, ne t’inquiètes pas comme ça. Les gens avaient envie d’aller à un concert ce soir, et vu le prix de la place, à part si ce sont réellement des fans inconditionnels de folk anglaise, il n’auront pas envie de remettre en question leur soirée.

-Au fait, Matthieu, tu assures vraiment ces derniers temps. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi, tu es patient, compréhensif, entreprenant...

-Bref, je suis l’adjoint idéal, quoi...” Sourire complice.

“-T’es plus que ça. Tu nous fais carrément de l’humanitaire, là !

-Vocation oubliée...

-Tu es sûr que...

-Constance, je suis fier de pouvoir aider trente personnes d'un coup avec un vieux terrain inutile, et j'espère que tout un chacun le serait à ma place. C'est vrai, quoi, on ne peut pas vivre toute sa vie pour sa pomme avec des oeillères, sinon, toi et moi, on n'aurait plus rien à foutre là.

-Je suis fière de nous, Matthieu."

"Mesdames et Messieurs, j'ai le regret de vous annoncer que le groupe "Roll a Penny" ne sera pas avec nous ce soir; ils ont été retenus par un petit accident..."

Quelques gens rouspètent dans la salle.

"Néanmoins, des musiciens ont répondu à notre appel désespéré pour ne pas gâcher votre soirée, et je peux vous assurer qu'ils en valent la peine. Si vous n'êtes pas curieux de les connaître, les caisses seront ouvertes pour les remboursements, mais si vous voulez en savoir plus, la maison vous offre une boisson pour le dédommagement..."

Murmure de contentement

" Si je ne vous ai pas prévenus plus tôt, c'est que je voulais vous laisser une chance de connaître leur musique comme je l'ai rencontrée; par hasard, sans m'y attendre. Ils s'appellent "Yoblochko", et je ne vous en dis pas plus. Mesdames et Messieurs, bon voyage !"

Quelques personnes quittent la salle, mais une dizaine tout au plus. Le reste se rue au bar. Après quelques minutes, quand l'agitation s'est tempérée, un violon se met à jouer dans les coulisses. Le petit violoniste arrive seul sur scène, les yeux arrondis, impressionné et amusé par l'attention qu'il attire. Un murmure encourageant traverse le public. Un deuxième enfant rejoint le premier et se met à chanter, d'une voix pure et incertaine. À la fin de la chanson, les applaudissements sont intenses et vrais. Un jeune gitan vient prendre le micro. D'une voix chaleureuse il s'écrit;

"Mesdames et Messieurs, nous avons la chance de pouvoir attirer votre attention, je veux que vous sortiez d'ici en nous adorant, c'est la musique de mon peuple et ce que nous avons de mieux à partager..."

Le jeune homme n'a pas le temps de continuer, il est coupé par une dizaine de musiciens qui envahissent la scène sur un air endiablé. Des danseuses se répandent entre les tables. Le charme se produit immédiatement, certains tapent dans les mains, d'autres dansent avec les danseuses.

Au bout de la troisième chanson, tout le monde est emporté par la gaieté des musiciens et de la musique. Presque tout le monde danse dans l'atmosphère enflammée par le concert de tissus des danseuses, roses, verts, bleus, rouge, à fleurs, et les lumières à la torche. Constance est dans les coulisses, elle s' imagine la troupe jouer dans un paysage roumain, vaste étendue d'herbe gelée et forêt au loin, sous un ciel sec et froid.

Alors qu'elle est perdue dans ses pensées, Lyra passe devant elle, son violon à la main, jolie robe à fleurs et foulard. Elle lui sourit et rejoint les musiciens sur scène. Ils s'arrêtent de jouer, elle entame une mélodie très riche et très gaie, accompagnée seulement des voix. Le public l'applaudit lorsque les musiciens se remettent à jouer. Constance a les yeux humides. Sur une chaise, dans la salle, le vieil homme sourit.

De dehors, la salle est très bruyante et attire l'attention des gens qui se baladent.

Le concert est terminé, le public sort peu à peu de la salle. Un peu plus loin, près de la sortie, des jeunes ont apportés un poste et dansent sur de la musique raï. Constance est à la porte. Elle sourit en entendant les bribes de conversations enthousiastes qui succèdent le concert.

“Vraiment incroyable...je n’avais pas dansé depuis longtemps...c’est autre chose qu’en CD...hé les mecs, vous avez vu Gadjó Dilo ? Il faut absolument le voir si vous avez aimé la musique...ils ont le feu dans la peau...incroyable...”

Une femme rejoint Constance. “-J’ai trouvé ça magnifique. J’ai envie de les programmer moi-même dans ma salle, au centre-ville.

-Voyez cela avec eux, ils sont très ouverts.”

Un homme et une femme arrivent à ce moment-là.

“-Bonsoir, nous sommes *** et *** du Conseil régional...”

-...heu...Ca vous a plu ?

-C’était très très amusant, oui. Nous comprenons tout à fait les critiques que vous avez reçues. Il est vrai que votre ...centre culturel ? a quelque chose d’original. La programmation est surprenante, la décoration est très chaleureuse, les tarifs sont intéressants...

-J’avoue que nous sommes une espèce en voie de disparition.

-Ne vous inquiétez pas, nous nous chargerons de votre subsistance...

-Je vous remercie de l’intérêt que vous nous portez. Si on s’intéresse à nous et que nous faisons en sorte que les gens s’intéressent à de nouveaux horizons, peut-être y a t’il un avenir à l’alternatif.”

Constance voit au loin la responsable culturelle de tout à l’heure s’adresser au vieil homme. Elle sourit, d’un sourire épanoui. L’homme la voit le regarder, il lui sourit à son tour, et lui fait une très élégante révérence.